

# ***HORS SATAN***

de Bruno Dumont



Bruno Dumont suit l'errance à travers dunes d'un clodo guérisseur et d'une fille de ferme. Fantastique

Dans ce film peu bavard, souvent il se dit : «*Bon, il faut que j'y aille*» ou bien «*Je vais y aller*». *Hors Satan* nous fait tout entier cet effet : toujours sur le point de nous quitter, sans cesse sur la brèche d'aller nous faire voir ailleurs. Cette belle invitation au voyage, à foutre le camp du champ, à fuir le petit linge déprimant des drames psychologiques (cf. les trois quarts du cinéma français), à écouter un dialecte rare, tient pour beaucoup au vocabulaire du film qui parle deux langues à la fois : la voix du très gros plan et le chant du plan très large. De même pour la répartition des rôles : le gars (David Dewaele) et la fille (Alexandra Lematre) sont comme des solistes, et le paysage - tour à tour en arrière-monde ou les englobant - tient lieu de chœur. Il y a donc double possibilité de parler de *Hors Satan*. D'un point de vue musical et d'un point de vue géographique.

Un étendard. Dans ce film sans musique, la ritournelle se joue *mezzo voce*, comme une voix de tête. Probablement du rock anglais, minimaliste et glacial. Dans ce film sans beaucoup de déplacements, la topographie arpente ou survole un grand espace de dunes, de marais et de bois. Une zone de bord de mer désolée. Désolé, au sens navrant du terme. Il est désolant, en effet, que le gars vive dans des conditions plus que précaires. Une citation de guitoune, un feu de camp éthique, un peu de braconnage, la charité expéditive d'autochtones invisibles. Il est navrant que la fille de ferme soit un enjeu libidineux qui ne fait pas que frôler le viol, puis le meurtre. Le gars et la fille pactisent sous la bannière de leur commune déveine. Dont ils font, à leur façon, un étendard. En repoussant, par exemple, toute forme de relation sexuelle. Le gars est possédé par quelques particularités. Notamment celle de tuer les présumés salauds qui importunent la fille, comme on écrase un insecte, sans trop y réfléchir, bêtement. Mais aussi, les jambes du gars souvent défaillent et il tombe à genoux.

Or, cet affaissement l'exhausse. C'est devant la beauté du monde que ses genoux ploient. Une beauté à ses yeux, rectangle découpé dans les paysages, tel qu'il est cadré en scope par Bruno Dumont, comme pour donner de la noblesse et du mérite à l'insignifiant, sans pour autant le «carte-postaliser». Pour preuve, un plan littéralement extraordinaire : afin de conjurer la fumée d'un incendie de broussailles, le gars lance à la fille le défi de marcher sur les eaux. Ou presque. Une poutrelle de béton traversant une ancienne citerne. Le visage du gars entre dans le plan par la porte du travelling latéral qui suit la fille. Ainsi fait avec un tel naturel et aisance qu'il instille le sentiment que le gars est partout chez lui, qu'il logeait déjà dans le film avant d'y vivre.

Saint laïque. *Hors Satan* en effet est un film habité, voire hanté. *Le Horla* de Maupassant n'est pas loin lorsque, léger détail, on découvre que les pouvoirs du gars ne se limitent pas à ses seuls talents de guérisseur des petits maux locaux. *Hors Satan* comme on dit hors de soi. Les yeux du gars font cette impression : ils ne nous regardent pas, aperçoivent à peine la fille, comme s'ils avaient mieux à voir à côté, un peu plus loin, toujours de biais : le gars en étranger (saint laïque ou démon païen ?), les autres en fantôme d'eux-mêmes. *Hors Satan* ne croit en rien, mais Dumont a la foi : la foi du cinéma, dont la fonction primale est de faire des miracles.

Gérard Lefort